

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



***Duo de Démesure* de Roméo Savoie (Éd. d'Acadie)**
Aller de l'intolérable jusqu'à la force

Huguette Legaré

Number 26, Summer 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39610ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Legaré, H. (1982). Review of [*Duo de Démesure* de Roméo Savoie (Éd. d'Acadie) : aller de l'intolérable jusqu'à la force]. *Lettres québécoises*, (26), 77–79.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Quelle force ? Cette force où « le temps n'aura plus d'attente / Et si je veux m'arrêter, je m'arrêterai / Ni départs ni arrivées / Tout sera départ et arrivée à la fois / Tout sera commencement et fin » dit Marianne dans le quatrième poème du recueil. Et me vient ici à l'esprit une phrase de Gatién Lapointe (entrevue donnée à « Lettres québécoises », no 24, hiver 81-82) : « la vie ne se vit pas forcément comme une histoire ou un récit ou une structure quelconque de l'esprit, c'est-à-dire avec un commencement, un milieu et une fin (et la morale bien entendu). J'en ai assez de tout ça. » Voilà pour la force. Quant à l'intolérable, il n'a pas besoin d'être présenté pour ceux qui savent reconnaître le rêve (ou la fiction) et le réel.

Côté présentation, « Duo de démesure » a une forte personnalité matérielle. C'est une sorte de contenant taillé pour recevoir la maturité de la passion. Parce que le texte est calligraphié à la main, on est obligé de prendre son temps pour le lire et on goûte le livre encore plus, la passion nous semblant prise dans la calligraphie, retenue par elle. En plus de la maquette intérieure, Roméo Savoie a réalisé une couverture qui s'accorde très bien avec son souffle, qui joue parfaitement le rôle d'illustration du texte qu'elle doit jouer : une teinte vieux rose pour le lyrisme, une photographie de femme belle et à la chevelure un peu ébouriffée pour la démesure, une femme multipliée par quatre pour l'intolérable ou pour la force, on ne le sait pas exactement. Peut-être tout simplement parce que le livre contient quatre poèmes.

J'appartiens au type suivant de lecteur : je ne lis bien que les livres qui me fascinent, mais ceux-là je les relis et relis, je les traîne partout avec moi. Et il y a de ces moments où j'ai particulièrement besoin d'être fascinée, et où mes livres fascinants commencent à s'user, et où je mets la main sur un nouveau livre fascinant. C'est le schéma des circonstances de mon analyse de « Duo de démesure ».

Parce que ce livre est un mélange pénétrant de révolte et de lyrisme, de pesanteur et d'énergie, de conscience et de mystère, d'angoisse et d'ivresse, d'intolérable et de démesure, de folies et de déserts, le déchiffrer prend vite

Duo de Démesure

de Roméo Savoie

(Éd. d'Acadie)

*Aller de l'intolérable
jusqu'à la force*

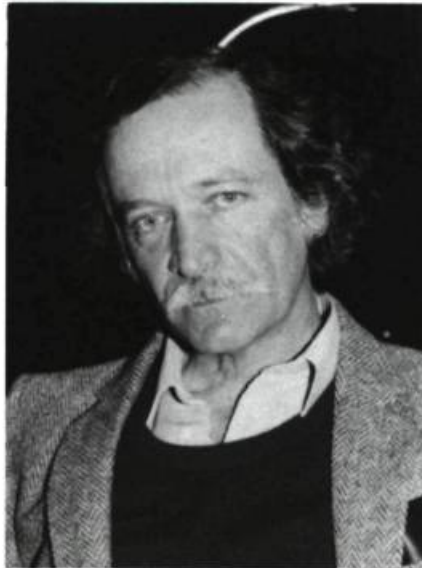
les proportions d'un envoûtement : on veut revenir en arrière, on veut comprendre mieux, davantage, on veut mieux voir un mot qu'on n'avait pas suffisamment regardé. Le souffle de ce poète a une maturité qui ne trompe pas. La sensualité est virile, simple et puissamment évocatrice, mais elle ne heurte jamais. Ce volume, c'est le décor du désir, de l'assouvissement, et souvent d'un retour très marqué à l'errance par la suite ; c'est le décor des corps, et tous ces aller et retour entre le désir et l'errance. Et c'est entre ces deux thèmes principaux, le désir et l'er-

rance, que le livre garde le rythme de la démesure sans jamais le perdre.

Les quatre poèmes du recueil nous semblent s'adresser à quatre femmes différentes, bien que la couverture représente une seule femme multipliée par quatre. On pense alors à ce qui a précédé la quatrième, à l'image à venir de la quatrième. Et puis on se réprimande, parce que encore une fois on a voulu comprendre les choses avec un commencement, un milieu et une fin.

Comment présenter le plus brièvement possible les quatre poèmes qui composent ce recueil, alors que chaque page demanderait un paragraphe de paraphrases ? On aurait pu partir de l'errance qui est partout. On aurait pu partir du « questionnement » aussi.

La poésie de Roméo Savoie en est une de questionnement. Les mythes, l'appartenance, le quotidien, rien n'est pris pour acquis dans ces textes qui se nourrissent d'une lucidité sans complaisance. Ce n'est pas dire qu'il n'y a pas de passion dans ce recueil. Au contraire, il en déborde — justement, cette démesure — dans le trop-plein des illusions qui s'effritent, par une recherche effrénée d'une liberté dont les contraintes se nomment bienséance, règlements, lois, enfin, tous les prétextes visant à faire taire. Le poète vient nous rappeler des exigences d'une conscience libérée qui ne s'endort pas, ni ne se tait devant la bêtise. C'est un souffle salutaire que



Roméo Savoie

Photo : Athé

nous propose l'auteur dans cette aventure poétique.

Gérald LeBlanc, dans la revue artistique acadienne « Rézo », no 2, février 1982. Mais partons plutôt de la démesure puisqu'il faut bien partir de quelque chose et que le titre nous indique ce fil conducteur.

Où est la démesure dans « Eurydice voyeuse », le premier poème du recueil ? Tout est démesure parce qu'il est question des contradictions du désir. Le poète cherche « autre chose, qui ne serait pas / Cette chose ordinaire au goût / Ordinaire ». Mais Eurydice est voyageuse, marchande, voyeuse, voyeuse à force de regarder entre la soumission et elle-même (« Chaque geste posé avec précision / . . . / Contre le refus, contre le gré, le sien »). Le regard perçant du poète (« tu trafiques avec la tombée du jour ») est fasciné par cette partie volatile du monde intérieur de la femme que celle-ci exprime sans faire la part entre la nécessité et le jeu, ce monde déraisonnable que la femme a développé afin de pouvoir supporter la soumission et jouer avec. Mais tout se fait toujours « Bien avant qu'on comprenne » et déjà « L'éteigneur de feu est passé ». Et le poète revient des enfers où Eurydice est restée avec son « cri de détresse en même temps que (son) coup d'oeil enjôleur », avec son combat à l'intérieur de l'éternelle peur de la femme qui sent qu'on la possède avec du pouvoir et non pas avec de la tendresse, là où « le coup d'oeil enjôleur » est la seule arme, qui n'est même pas absolue mais qui n'est pas transférable. Eurydice a une tendresse volatile, ou mieux, comme le dit le poète, une « tendresse insoumise », tendresse et insoumission forment en elle « Deux sens de direction / Deux pôles opposés », et c'est ce qui la fait « Fille fière fidèle et infidèle ». Et là où n'est pas la tendresse se trouve la violence, et les mémoires deviennent « effilochées et tourmentées », « sauvages », elles « jonglent avec l'accoutumance ». L'aventure est finie. Le « survivant d'Eurydice » est désormais un « cerf-volant enterré qui se meut sous le poids de la terre », et il recommence à errer, il retrouve « Le refrain bestial qui rappelle / La résonance du refrain bestial ». Dans ce poème, Roméo Savoie identifie une

telle largeur que nos mémoires ont l'impression de se perdre dans des sortes de violences douces-amères.

Le deuxième poème s'intitule « Sept jours de suite ». « Mon amour et ma haine sont confondus en un monstre de fragilité » écrit le poète, et cette démesure ici n'est plus un duo mais un solo. Savoie se révolte de nouveau contre l'ordinaire et le vide : « c'est pour rien qu'on est là ». « La folie (est) une bête sauvage », l'auteur est énergie, il parle de son âme qui plane, de sa rage, du « temps (passé) des courses folles », de « la rage ancestrale accumulée », de son « appartenance (qui) s'est perdue dans la mièvrerie, la quiétude, l'indifférence et la vengeance ». Mon silence est « à la fois étonnement et refus » dit-il, « ma mémoire n'a pas de fond », « je bois mon café, je regarde mes toiles / je m'isole dans un monde / où je m'appartiens un peu / ou j'ai moins honte de moi ». Il demande un peu de la tendresse qui voile le désespoir : « prends-moi dans tes bras ». Il dit à sa compagne : « tu te caches pour être convenable / te porter m'est lourd parfois ». Il conclut en disant : « je suis emprisonné dans ma haine / un autre parle à ma place », et il reparle de sa fragilité où « l'ensorcelleuse s'est taillé une place de choix ». Ce mélange de haine et de sensualité donne un ton spécial au poème, et l'on se demande constamment si le doux-amer ne serait pas un peu l'extase.

Dans « En fuite », le troisième poème du recueil, « la dialectique de la démesure » se fait par le regard, à la fois celui de « la transparence des yeux » et celui qu'on jette sur un train, un vélo, une berceuse, la plainte de la

rue, des nuages, des piétons, la pluie, la nuit, toutes choses « en fuite ». On attend « l'irraisonnable », « l'attente (est) une cape, un fardeau », on attend « de recommencer », « le temps passe », « ce sera peut-être pour l'automne », « ce n'est pas pour cette nuit / (qui) sera le silence de tous les jours ». Le poète conclut : « Tu n'iras nulle part avant que tu assumes l'intolérable ». « La démesure de la folie » lui fait ajouter : « le spectre de l'usure / Passe et mon regard le poursuit des yeux / Et ne le quitte plus ».

Le quatrième poème du recueil, « Marianne », est le plus important en longueur puisqu'il occupe quarante et une pages du volume. C'est vraiment ici que s'exprime le plus clairement ce « duo de démesure ». Un poète sympathique tente de rattraper sa compagne dans son monde à elle. Des deux mondes, son monde à lui n'est pas plus important que son monde à elle, et ce sont entre autres les approches de l'un vers le monde de l'autre qui fixent la démesure, la retiennent, la cernent, les approches ou l'élan intelligent, l'insertion intelligente. Et de son monde à lui où la gratuité est tout ce qui compte sort en même temps l'envie de se mesurer aux choses, à des tabous, à des mythes ; le poète veut désacraliser les choses pour les rendre plus palpables, plus réelles, il veut se les approprier pour les rendre un peu siennes. Ce poème est un duo de révolte, mais c'est en plus et surtout la révolte (ou démesure) de Marianne, démesure qui est regardée attentivement par son compagnon : « Son secret n'appartient qu'à elle / Je le partage sans qu'elle le sache / Sans qu'elle s'en rende compte ». Et jamais le poète n'est fatigué d'être ému par ce qu'il voit, et le lecteur est fasciné, non pas par la constance de la vision de l'auteur, mais par un feu inaltérable plein du poids du vécu. Marianne, après avoir longtemps supporté « l'arrogance de la supériorité sur sa chair soumise et confiante », « dépasse le mur du rêve », « sort de la nuit les yeux écarquillés », en se demandant : « Faut-il croire qu'il me reste un semblant de dignité ? » Elle dit : « Je veux réapprendre chaque geste à ma mesure / Renaître en moi par ma force / Qui ne ressemble en rien / À ce que vous croyez ». Et c'est ainsi que « le temps n'aura plus d'attente / Comme une mé-



lodie qui ne s'arrête plus / Qui ne cherche pas son commencement / Et qui n'amorce pas sa fin / Une perpétuelle continuité ».

Après avoir refermé ce livre, on se dit qu'il y a quelque chose de digne dans ces poèmes, quelque chose qu'on pourrait peut-être appeler une sorte de délire responsable. Roméo Savoie n'est pas un poète prétentieux ; il donne à

comprendre sans affectation, c'est-à-dire que ce n'est pas sa poésie qui est le centre du monde, c'est le vécu. Et il sait donner à comprendre le vécu sans que le vécu repousse la poésie. Il utilise extrêmement rarement les mots comme un jeu, et c'est alors l'effet de rengaine qui est recherché. Le poète est toujours honnête, précis.

Saisir l'ensemble de ce livre, c'est voir ces goûts de « duo de démesure » qui hantent chacun de nous, hantise séparant tout de nos plus profondes sagesses et de nos plus durables folies.

Huguette Légaré

Littérature d'outre-frontières II

L'homme invisible/

The invisible man

récit/story de Patrice Desbiens

« *L'homme invisible est né à Timmins, Ontario
Il est Franco-Ontarien
The invisible man was born in Timmins, Ontario
He is French-Canadian* »

C'est sur ces lignes que s'ouvre le récit/story : *L'homme invisible/The invisible man* de Patrice Desbiens. De nos jours, la traduction d'un récit est chose courante, cependant qu'un auteur traduise son propre livre c'est déjà moins fréquent, mais que dans un même livre on retrouve à la fois la version française et anglaise d'un récit l'est beaucoup moins. Mais s'agit-il réellement d'une traduction ? Dès les premières lignes nous remarquons déjà une différence importante entre les deux versions.

Ce livre raconte en stéréophonie (français/anglais) l'histoire de l'homme invisible. Un homme invisible qui ne possède rien dans les deux langues officielles de son pays. D'ailleurs n'est-il pas invisible ? Le titre choisi par l'auteur est assez révélateur de la problématique à venir. L'homme invisible voyage, se cherche, « il a besoin d'une femme, d'un pays » « Les deux le laissent tomber ». Ce récit est en somme l'histoire d'une double dépossession. L'histoire que vivent plusieurs Franco-Ontariens.

Les deux versions se complètent et forment subtilement un tout. Allant au delà de la traduction qu'un auteur peut faire de sa propre oeuvre, Patrice Desbiens exploite la syntaxe, la phonétique, le rythme, la forme, les mots, le sens contextuel. En fait, il n'y a pas de traduction, il y a seulement une ré-énonciation d'un texte qui est « perçu, senti, écrit différemment dans les deux langues » comme dit

Robert Dickson. De cette façon, il y a une interaction étroite entre l'histoire, la société, la culture et la langue.

D'ailleurs, ce n'est pas pour rien que l'homme invisible est né à Timmins en Ontario, cette ville dont la moitié francophone s'est toujours battue pour sauvegarder ses droits. Timmins représente donc un bon exemple de la dichotomie d'un pays où deux peuples et deux langues sans cesse se côtoient.

Ainsi dans son livre, Patrice Desbiens crée deux univers poético-symboliques où la réalité frôle sans cesse le rêve. L'auteur s'inscrit dans la suite de ce à quoi la littérature canadienne-française passée nous a habitués : une « glorification » de l'univers anglophone et une réalité francophone qui n'est que trop réelle. Et cela, nous le sentons plus que jamais dans « l'homme invisible ». Autant la version francophone semble réaliste, autant la version anglophone paraît onirique. Au fond, l'homme invisible ne s'y trouve pas plus. Ainsi, il va jusqu'à tourner un film qui lui assure, si on veut, une certaine visibilité mais qui ne l'empêchera pas de perdre sa place, puisque lorsqu'il parle, rien ne sort de sa bouche « . . . and everytime you open your mouth nothing comes out »², tandis que le début de la version française mentionne « Mais, il est là . . . la langue dans la poche »³. De plus, en anglais et en français, certains personnages, situations — « clefs » sont présentés différemment ayant